

Cris du cœur, **plaidoyer sur la jeunesse**

Synthèse des thématiques de travail

1) MALAISE IDENTITAIRE. D'abord, cette question touche tous les jeunes à l'adolescence. Cependant, pour celles et ceux qui ont une double culture, il semble qu'il y a une dimension supplémentaire. Dans les témoignages, on se rend compte que cette question les « travaille » parfois dès le plus jeune âge. Comment se malaise se manifeste-t-il ? Une rancœur parfois diffuse contre l'Etat, le système, les institutions qui se traduit parfois par la haine de l'uniforme, de ses représentants. Pourquoi ?

Sentiment à juste titre d'être exclu, relégué, de ne pas disposer des mêmes codes, des mêmes réseaux que les « autres », d'être moins bien considérés...

Rapport tendu avec les forces de l'ordre qui ne leur font pas de cadeaux. Certains emploient des mots très forts : « *c'est comme si on était en guerre* » ; « *comme si on était parqués dans un enclos* »...

Conflits de loyauté importants par rapport à la fidélité à la famille, aux origines, au groupe, au quartier qui participent parfois du blocage, car partir, réussir, ce serait un peu trahir, rompre une forme de fidélité par rapport aux siens...

TÉMOIGNAGES

L., 15 ans « Nous les jeunes des quartiers, on a un problème avec l'Etat. Moi, je me sens Français, mais en même temps, j'ai une crainte d'être Français. La politique, je trouve que c'est l'enfer. A l'heure actuelle, pour moi, ce n'est pas une fierté d'être Français. C'est un problème global en fait. L'Etat nous maltraite, il est sévère avec nous les jeunes, on dirait qu'il ne nous passe rien. Il se plaint qu'on a la haine, mais il faut aussi qu'il se retourne la question. Pour moi, c'est impossible de voir un policier. Ils sont violents, énervés, durs, impolis. Il faut qu'ils commencent par donner l'exemple ! On est en France quand même ! C'est un cercle vicieux en fait, ils nous maltraitent, et nous, on leur renvoie l'ascenseur. »

C., 16 ans « Je me sens Français ? Bof ! Des fois oui, d'autres non. Je sens du racisme chez certaines personnes. Quand je suis dans le quartier, je ne me sens pas Français. Les policiers, ils passent, ils nous regardent, parfois ils nous insultent. Il faut le dire, il y a une majorité de jeunes d'origine qui ne se sentent pas Français. Par contre, quand je vais à l'école, quand je visite des musées, des mairies, quand je travaille, là mais seulement à ce moment là, je me sens Français. Mes parents, ils ne parlent pas de la guerre d'Algérie. Ils n'ont pas trop la haine parce que ça fait maintenant un moment qu'elle est indépendante. Et puis ils reconnaissent des qualités à la France, les hôpitaux, les mairies, la présence de l'Etat. Personnellement, je suis pour l'équipe de France quand elle joue contre les autres équipes, sauf naturellement quand elle joue contre l'équipe d'Algérie. Je suis entre les deux en fait. »

M., 23 ans « Dans ce quartier, c'est comme si on était soldat, comme si on était guerre ! En guerre contre notre vie, contre le système, les discriminations. On se sent discriminé, et plus le temps passe, plus on se fait des films... ».

TRANSMISSION FAMILIALE

R., 52 ans « Moi, je n'aurais jamais pu devenir policier de par mon histoire, ni pompier, ni gendarme et je suis loin d'être le seul. Porter un uniforme, c'est être assimilé à un représentant de l'Etat et c'est proscrit, c'est un métier de traître. Ce n'est sans doute pas un hasard si dans les quartiers ils s'en prennent aussi aux pompiers. Tout ça est resté dans un coin de leur tête ou se transmet inconsciemment. Y a encore un blocage intellectuel par rapport à tout ça qui empêche nos gosses de se sentir pleinement français. C'est sûr... Il reste un blocage transmis de père en fils auquel s'ajoutent les discriminations et les réflexions racistes. »

N., 36 ans « Faut pas le nier, il y a des fantômes du passé qui trainent encore dans les têtes. Et moi, j'ai l'impression d'être toujours l'arabe de service. Je sens des mauvais regards sur moi, sur les jeunes de quartier. Je me sens jugé, méprisé. (...) J'en ai assez fait aujourd'hui pour prouver que je suis français ! »

N., 35 ans « Tout ça représentait l'Etat pour lui. Et vu son histoire, ça représentait pas mal de méfiance. Là encore, ce sont des choses qui se transmettent au fil des générations. Ce n'est pas pour rien qu'on a été élevé dans notre bulle, avec beaucoup de défiance vis-à-vis de l'extérieur. On était surprotégé (...) Et cette peur du dehors, je me rends compte que je l'ai transmise à mon fils. Je suis française, née en France, je connais le système et je n'ai pas à avoir les mêmes craintes. Mais comme c'est inconscient, c'est diffus. On ne s'en rend pas compte en fait, mais on ne peut pas sortir de cette peur tant qu'on ne l'a pas nommée ! ».

2) SOLITUDE DES JEUNES. On constate une grande solitude des jeunes qui sont travaillés par des questions profondes, existentielles, identitaires auxquelles il ne trouvent pas de réponses par manque d'interlocuteurs, et ce, souvent dès le plus jeune âge. Des questions sur le rapport à l'autre, le changement intérieur, la violence, l'identité, la place dans la société, la responsabilisation. **Au fond c'est quoi être un homme ?**

3) POIDS DU GROUPE. Devant l'absence de réponses, les jeunes sont tentés d'aller chercher le groupe pour trouver des réponses et pour se rassurer, même si celles-ci sont souvent réductrices, manichéennes. Parfois, elles se réduisent à la victimisation et peuvent conduire au rejet de l'autre.

4) RÔLE DES ADULTES. Tout cela dessine en creux une société désertée par les adultes notamment parce qu'il n'y a plus de réponse commune qui sont élaborées. Comme si nous n'avions plus la capacité de proposer les espaces de parole individuels et collectifs indispensables pour permettre aux jeunes de se confronter, de se questionner, d'élaborer une pensée sur les sujets complexes qui pourtant les travaillent. Comme si nous n'avions plus l'habitude de réfléchir ensemble sur des sujets importants et de parler ensuite d'une même voix (la minute de silence est très symbolique de cela).

TÉMOIGNAGES

LA SOLITUDE DES JEUNES FACE A DES QUESTIONS FORTES, EXISTENTIELLES.... Et LE POIDS DU GROUPE

A., 9 ans « Je n'ai que neuf ans et je fais déjà trop la bagarre. Mais c'est difficile de résister quand on est petit ! On voit tout le monde le faire alors on se dit que c'est normal, et puis on ne nous montre pas autre chose ! A l'école, on se bagarre dès qu'on s'insulte. Et même si on se fait mal, même si on n'aime pas donner ou recevoir des coups, même si on sait qu'on peut blesser l'autre, on recommence ! Qu'est-ce qui pourrait nous arrêter ? »

F., 14 ans « J'ai pas les mots... Quand on me traite, je démolis, je répond par les poings, je réponds par la violence ! Il faudra bien que je comprenne d'où me vient cette haine...»

Y., 11 ans La question que je me pose aujourd'hui, c'est : est-ce que je vais être turbulent toute ma vie ? Petit, je me sentais plus faible que les autres, j'en avais même peur. Et aujourd'hui, c'est à mon tour de faire peur aux autres... Le plus souvent, c'est lorsqu'on me fait honte devant tout le monde. Comme si ça ravivait ma blessure, celle que je garde au fond de moi depuis ce jour où, à l'école primaire, j'ai vu la honte dans les yeux de mes parents, convoqués à l'école à cause de mes bêtises... Ils ne voulaient surtout pas se faire remarquer, faire de vagues.(...) Je ne connais pas quand chose de leur histoire. Comment ils ont vécu leur départ, leur arrivée en France? Se sont-ils sentis montrés du doigt parce qu'ils étaient étrangers ? Parce que si on partage tous les 3 cette impression, je pourrais alors mieux comprendre mon besoin de respect coûte que coûte. C'est peut-être parce qu'ils n'ont pas pu réagir à ça que moi, je le revendique aussi fort, comme si je prenais leur revanche, comme si avec trop de violence, je devenais le défenseur de mes parents. »

S., 10 ans « Papa, Maman, ce qui me fait le plus souffrir c'est que vous vous entre-tueiez. C'est terrible de voir ses parents se faire la guerre, ce n'est plus possible. Vous allez nous rendre fous ! ».

C., 15 ans « Si tu es dans une classe de collège avec un groupe de copains du quartier et que tu as envie de travailler, ils te cassent. Parce que la plupart d'entre eux ont déjà choisi leur «filière». Alors forcément, ils ont envie de t'entraîner avec eux. Y a moyen de travailler en classe quand t'es d'un quartier mais faut être fort, avoir beaucoup de volonté. Quand tu fais tes devoirs et que t'entends tes potes s'amuser dans la rue juste à côté, faut être très fort pour résister ! »

B., 20 ans « Au fond de soi, on est tous rentré dans la délinquance à cause d'une raison personnelle, une raison profonde. Mon père, il est parti en 2000. Je me rends bien compte que c'est son absence qui m'a ruiné la tête. Il m'a carrément laissé, abandonné comme un animal, comme un objet même. Comme si je n'existais plus pour lui. On dirait qu'il s'en fout de moi, il ne m'a pas donné d'éducation parentale, parce que faut pas se mentir, c'est à l'homme de faire ce genre de job, de cadrer un enfant. (...) Le groupe t'enferme, avec des idées toutes faites sur l'argent, les filles et tout ce qui va avec. On gamberge, on se fait des films et on tombe parfois dans la parano, on finit par se méfier de tout le monde. On se sent stigmatisé, étiqueté mais souvent, nous-mêmes, on stigmatise et on étiquette les autres, il faut bien le reconnaître. Notre vrai problème, en fait, c'est qu'on ne supporte pas les contraintes, on veut tout, tout de suite. On ne sait pas attendre. »

Equation à deux inconnues

Je ne me sens pas Français pour des raisons qui
appartiennent à l'histoire de ma famille

+

Je ne me sens pas Français parce que vous me renvoyez
sans cesse le fait que je ne le suis pas vraiment

= Avec tout ça, moi, je sais plus où j'habite !



Equation à deux inconnues

J'ai plein de questions qui me travaillent, des questions difficiles, profondes mais je ne trouve pas (ou peu) d'interlocuteurs ni d'espace adapté pour m'aider à y voir clair.

+

Ça pulse dans ma tête, les idées tournent, j'ai tendance à être électrique. C'est usant pour moi et je suis usant pour les autres

= **Je me tourne vers le groupe**



Equation à deux inconnues

Le groupe me protège, mais il m'enferme aussi. Si j'arrête l'école, le groupe est content, mais moi pas tout à fait. Je culpabilise en fait car je sais que le regretterai un jour

+

Si je continue l'école, le groupe risque de me rejeter, et ça c'est pas possible ! En plus je culpabilise d'avoir laissé mes potes

= Je suis tiraillé et je culpabilise !



Equation à deux inconnues

On est là individuellement, on fait du mieux qu'on peut, on colmate les brèches, on est souvent dans l'urgence

+

Mais les besoins exprimés par les jeunes nécessitent des réponses collectives, pensées, structurées, fédératrices

= **On se sent seul, on fatigue !**



CONCLUSION

Il faudrait inventer ensemble des réponses collectives nouvelles, adaptées, qui permettent de répondre d'une même voix aux besoins exprimés par les jeunes, aux questions existentielles qu'ils se posent. L'ambition serait de les aider (et par là-même nous aider aussi) à déconstruire des processus complexes qui produisent de l'enfermement et du désespoir.



Edito

Il plante le décor



Fiction

Elle reprend les mêmes éléments avec décalage, humour. Elle permet de décrypter le processus qui mène un jeune à caillasser des pompiers



4 thématiques



Malaise
identitaire



Solitude
des
jeunes



Poids
du
groupe



Rôle
des
adultes



C'est quoi être un Homme ?

C'est quoi devenir un Homme ?

Où je vais, qui je suis, comment trouver ma place ? Comment sortir de certains cercles vicieux qui m'empêchent d'avancer ? Comment grandir ? Comment devenir une belle personne ? Quelles sont les valeurs importantes ? Qui peut m'aider à répondre à ces questions ?

Pour les jeunes, normalement le rôle des adultes, c'est :

Protéger, rassurer, confronter, mettre des limites, éclairer...

Individuellement, mais aussi collectivement

S'il n'y a personne pour me parler, pour m'aider, pour me guider, je risque d'aller chercher des explications auprès de ceux qui fournissent des réponses toutes faites (dans le groupe, ou sur les réseaux sociaux...). Des réponses qui peuvent se réduire parfois à la victimisation et qui peuvent mener à la haine de l'autre. Et non des réponses qui insistent sur la marge de manœuvre dont nous disposons pour changer notre vie...

C'EST QUOI DEVENIR UN HOMME ?

« **Etre un homme**, c'est avoir des principes, des valeurs, c'est se lever le matin pour aller travailler, c'est subvenir aux besoins de sa famille, être dans le droit chemin. Avoir du respect pour soi-même et pour les autres. Bomber le torse, ce n'est pas être un homme. C'est une mauvaise imitation, c'est jouer à l'homme sans l'être. C'est être encore un enfant. C'est avoir besoin de prouver que tu existes alors qu'au fond tu n'existes pas encore. C'est comme une maladie. Et il y a beaucoup de malades, parce qu'on en voit des jeunes qui ont besoin de prouver qu'ils existent. Comme je vous l'ai dit plus haut, j'ai été touché par cette maladie à un moment moi aussi. C'est le fait de rester inoccupé qui fait ressasser les jeunes, ils pensent aux problèmes qu'ils ont : problème d'argent, sentimental, familial, boulot. Et ils se sentent parfois complexés vis-à-vis de ceux qui se casent, qui arrivent à s'intégrer. On se questionne sur soi, forcément... On se dit : « *qu'est ce qui ne va pas, qu'est ce qui cloche chez moi ?* » »

« Il y a bien trop de tentations dans un quartier, un jeune qui débarque ne peut pas lutter. C'est très dur de sortir d'un quartier, il y a un côté qui te tient, qui t'y maintient. Mais c'est un leurre en fait, c'est du bluff. Tu fais tout en fonction des potes, mais ils ne vont rien te ramener en fin de compte, tes potes. Du bluff, je vous dis. C'est dans la tête, on veut être comme les autres. Ils ne font rien, ne travaillent pas, l'argent semble facile, tu imites, **mais tu n'es pas un homme en fait, tu es juste un déprimant.** Un homme pour moi, c'est quelqu'un qui sort de bon matin pour aller travailler, qui fait vivre sa famille, qui ramène le pain, qui prend soin de ses enfants, de sa famille, qui la respecte. Un homme, c'est quelqu'un de fort à l'intérieur, pas à l'extérieur. **Un homme, c'est quelqu'un qui n'a pas besoin de bomber le torse.** »

« Je me dis qu'avec mes enfants plus tard, je serai strict à partir de leurs 14 ans, car c'est là que ça commence à être difficile, qu'on a le plus besoin de repères, de cadre finalement. C'est vrai que ça m'a manqué. Mon père ne m'a jamais vraiment dit « *Stop, arrête, tu déconnes, ça va pas* ». Aujourd'hui je le regrette. Mais il paraît qu'en tant que parent, on a du mal à dire non, à interpeler nos enfants par peur qu'ils nous aiment moins... Alors que c'est aussi prendre soin de son enfant que de lui dire non, tu déconnes. J'ai toujours caché ce que je faisais à mes parents. Je ne voulais pas les décevoir. Et aujourd'hui, je n'ose pas parler de tout ça avec eux... Même avec mon père de ce qu'est un homme, de comment on en devient, de toutes les questions que ça pose ?...

Pour moi, être un Homme c'est :

- être honnête avec soi-même,
- respecter sa famille, sa femme, ses enfants,
- ramener de quoi manger tous les mois
- travailler

Voilà pourquoi je voudrais vite trouver un travail, pour me rapprocher de mes valeurs, sentir que je construis de nouveau ma vie sur de bonnes bases. »

RÔLE DES ADULTES

« 14 ou 15 ans, c'est un âge où on ne comprend pas les choses. Même si on nous tend la main, on ne sait pas la saisir, ça rentre par une oreille et ça sort par l'autre direct. En fait tu as envie d'être comme les autres jeunes. Je regrette parfois que les adultes qui travaillent auprès des jeunes ne fassent pas forcément le maximum, ils ne se donnent pas vraiment à fond dans leur métier. **On aimerait qu'ils nous tendent plus la main, je veux dire vraiment la main.** Je vois des jeunes qui prennent le même chemin que moi en ce moment, je ne sais pas si c'est pire ou si c'est mieux qu'avant. Simplement, je trouve ça triste que ce soit un chemin pratiquement obligé pour certains jeunes de quartier. Il faudrait essayer de leur faire comprendre ce que c'est que la vie avant qu'il ne soit trop tard... **Il faudrait essayer de leur parler entre 4 yeux, essayer de rentrer vraiment en contact avec eux.** Il faudrait aussi les orienter d'avantage vers des formations courtes, professionnelles, parce qu'apprendre un métier en France, c'est long. Bien trop long. Il n'y a pas forcément besoin d'autant de temps de formation pour certains métiers... On a envie de travailler, d'être utile, de monter ce qu'on vaut, mais pour pouvoir le faire, il faut avoir de l'expérience, des diplômes. C'est un cercle vicieux cette histoire ! Il y a trop de diplômes à obtenir, de formations longues à valider avant de pouvoir prouver ce que l'on vaut. Pour certains jeunes qui ont eu un parcours scolaire chaotique, c'est totalement décourageant. Du coup, ça les replonge dans leurs difficultés. »

L'insaisissable

« Je ne veux plus de cette vie-ci, j'ai envie de changer de monde mais j'ai l'impression d'être encore entre les deux, le cul entre deux chaises. J'en ai fait le tour de cette vie et je ne veux plus de cet argent-là. Pourtant, de l'argent je peux en avoir quand je veux, parce que dans le quartier, le fric tourne et je sais où je peux aller le chercher. Mais je n'ai plus envie de goûter à ce fric, à cette vie-là. En même temps, c'est vrai que j'ai encore du mal à être à l'heure, à être totalement fiable, à inspirer confiance à un éventuel employeur. La première fois, ça passe toujours, mais après, je me retire. C'est plus fort que moi. **On dit que je suis insaisissable.** Pourquoi ce surnom ? Je pense que c'est à cause de mes galères, de mes pensées, de mes idées noires, de ces obsessions qui tournent dans ma tête. Je ne sais jamais où elles vont me conduire...

Parfois, elles démarrent à 20 h 30 et s'arrêtent un quart d'heure plus tard. Là je respire, je souffle, car je sais que je vais pouvoir aller me coucher tôt, bien dormir. Dans ces cas-là, à 6 heures du matin, je peux être sur le pont et d'attaque pour travailler. Mais d'autres fois, elles ne s'arrêtent pas de toute la nuit. Je commence par tourner en rond chez moi, je ne tiens plus en place et arrive un moment où il faut que je sorte, que je m'arrache. Alors je pars faire un tour en bagnole, je mets la musique, j'allume un joint et je roule. C'est la seule façon de me calmer, de m'apaiser. Je rentre en général de mes virées nocturnes vers 5 h du matin, et c'est sûr que dans ces cas-là, je ne suis plus opérationnel le matin. C'est comme si mes idées noires prenaient la commande de ma vie. Alors, pour leur échapper, souvent je m'enfuis. Mais quand je m'enfuis, j'échappe à moi-même et aux autres aussi. Je ne suis plus disponible ni pour moi, ni pour personne. C'est un cercle vicieux cette histoire.

Mon sourire, certains le voient comme une carapace, mais c'est aussi ma force. Il montre que malgré toutes mes galères, je peux prendre le dessus. Parce qu'il en faut de la force pour sourire tous les jours aux gens quand ta propre vie te paraît parfois si sombre. En fait, il n'y a que mes pensées que je n'arrive pas à dominer. Peut-être faut-il je les regarde en face, bien en face, comme je sais parfois si bien le faire avec ceux qui me cherchent. Il est peut-être temps que j'arrête l'esquive avec elles. Que je les affronte plutôt que de toujours chercher à les fuir. Comme un guerrier solitaire. Car derrière mes peurs, je sais qu'il y a un homme avec un trésor au fond de lui. Oui, c'est ça mon grand défi, m'ouvrir et cesser d'être insaisissable. Rester un guerrier solitaire bien sûr, mais tout en devenant un homme fiable, qui inspire confiance. Les deux ne sont pas incompatibles. **Parce que moi, ce je veux le plus au monde, c'est me construire une belle petite vie, avec un vrai travail, et fonder une famille. » W.**

Le regard des autres

« Ce qui me gêne, c'est le regard des autres !

Quand on est stylé racaille, avec capuche, survêtement, les gens nous regardent mal, ils se disent lui, il va faire une connerie. Tiens, l'autre jour, je sortais de l'Usine, et bien les flics ils m'ont suivi. J'avais mis ma capuche. Je suis sûr que c'est à cause de ça qu'ils m'ont pisté. Désormais, je ne préfère pas la mettre. Avant je la mettais quand j'étais avec mes potes, je trouvais que ça faisait stylé, j'aimais bien.

En fait je me sens coincé entre l'attrait que j'ai pour ce genre de fringues et l'étiquette que ça me colle. Coincé entre mon appartenance à un groupe de jeunes, et ma volonté de ne pas être étiqueté, réduit à la caricature qu'en font les gens. C'est très difficile de se tenir à la bonne distance. Si tu es trop loin du groupe, les autres jeunes ont l'impression que tu les trahis, et si tu es trop proche, cela peut t'amener à commettre des actes, ou à dire des choses avec lesquelles tu es en profond désaccord. Moi j'ai la chance d'avoir une famille qui me tient, qui me suit, mais les autres, ceux qui sont moins suivis, comment ils peuvent résister ?

Parce que le groupe, c'est comme une seconde famille ! Quand on met la capuche avec mes potes et qu'on va dans le métro, on voit bien qu'on provoque la peur chez les gens. Ils regardent à terre ou le bout de leurs chaussures. C'est tentant de jouer avec ça, on se sent fort, et certains des jeunes que je connais ne se gênent pas parfois pour en abuser. Ils ont l'impression d'être les rois du monde... Mais en même temps, les mêmes râlent parfois parce qu'ils se sentent discriminés, mal jugés, méprisés... Je pense que les jeunes d'origine sont plus mal vus car je pense que les gens ont peur d'eux, qu'ils n'ont pas confiance en eux.

Par rapport à ça, je pense qu'il faudrait qu'on donne une autre image de nous. Peut-être pas en changeant notre façon de nous habiller, mais en leur montrant par notre façon de nous comporter qu'ils peuvent avoir confiance en nous, qu'ils ne sont pas obligés de nous jeter des regards de chien. Moi je me sens plus enfermé qu'avant dans mon quartier. »